

**PLANTES DE SANTÉ,
PLANTES DE BEAUTÉ,
PLANTES DU BONHEUR :
LES HERBIERS DU MOYEN AGE**

Marie Geneviève GROSSEL

Les Herbiers¹⁴² du Moyen Age n'ont qu'un lointain rapport avec nos modernes "herbiers". On les définit habituellement comme des livres de botanique médicale, plus ou moins descriptifs, souvent illustrés. Mais ces livres, parfois magnifiques, représentent bien davantage : lourds de toute une tradition savante - la *materia medica* déjà soigneusement répertoriée par Dioscoride, médecin grec du I^{er} siècle -, ils enferment la science immémoriale des herbes que l'on se transmettait de génération en génération ; ils expriment une conception globale et totalisante de l'univers où le microcosme humain explique et reflète le macrocosme du monde. Car la médecine n'est pas alors autre chose qu'une des branches de la *Physica*, soubassement de toute métaphysique, et le médecin, le *physicien*, ne saurait soigner le corps sans soigner aussi l'âme puisque "Si la maladie est signe de Dieu, elle n'en est pas moins un mal et, comme le péché, maladie de l'âme, elle doit être activement combattue"¹⁴³.

Pour ce faire, les "herbes" représentent depuis l'aube de l'humanité, le moyen essentiel. Un scolastique du XII^e s. comme Adélard de Bath ne manquera pas d'en apporter la théologique justification : "Si la volonté du Créateur est que les herbes naissent de la terre, cette volonté n'est pas sans raison"¹⁴⁴ C'est donc dans les monastères que, lors des troubles qui accompagnèrent la chute de l'Empire romain et l'avènement de notre ère, s'était réfugiée la science écrite des Herbiers. Les moines y recopiaient les livres antiques mais aussi y cultivaient les simples en leurs petits jardins et, au besoin, soignaient les malades de passage. L'un des plus anciens témoignages qui nous en restent est un contemporain des *Serments de Strasbourg*, c'est le bénédictin Walafrid Strabus de l'abbaye de Reichenau qui nous a laissé une délicieuse description en vers latins de son petit *Hortulus* où il chante, à côté des herbes médicinales, les plantes aux vertus plus proprement culinaires, telles celles de la citrouille, base de succulentes recettes de pâtisserie, ou encore celles qui ajoutent à leurs qualités curatives leur magnificence, ainsi du lys blanc et de la rose, reines incontestées de tout jardin médiéval.

Bien après ce familial du roi Charles le Chauve, c'est encore une moniale, la très célèbre Hildegarde de Bingen, qui, en l'un de ses volumineux écrits, opère un recensement des plantes utiles ou inutiles, sauvages ou cultivées. Pour Hildegarde, les plantes bénéfiques

¹⁴² Le présent article repose sur les oeuvres suivantes (dont nous avons abondamment utilisé les substantielles et savantes introductions ! leurs auteurs en soient remerciés, tout particulièrement Pierre Lieutaghi) : Walafrid Strabus, abbé de Reichenau, *Hortulus*, édité et traduit par H. Leclerc, Paris, 1933 ; Hildegarde de Bingen, *Le Livre des subtilités des créatures divines, Physique*, traduit du latin par P. Monat, Grenoble, Millon, 1988 ; *L'Ecole de Salerne*, traduction en vers burlesques de Ch. Meaux-Saint-Marc, avec le texte latin, de Ch. Daremberg, Paris, Baillièrre, 1880; Matthæus Platearius, *Le Livre des Simples Médecines*, d'après le ms. français 12322 (traduction et adaptation de Ghislaine Malandin, étude codologique de F. Avril, commentaire historique, botanique et médical de P. Lieutaghi), Ozalid et textes cardinaux, 1986 ; Aldebrandin de Sienne, *le Regime du corps*, pub. par L. Landouzy et R. Pépin, Slatkine Reprints, Genève, 1978 ; *L'antidotaire Nicolas d'après les mss 25, 327 et 14,827 de la B.N.*, édité par P. Dorveaux, Paris, 1896 ; *Un calendrier enluminé de 1154, le GUTA-SINTRAM de Strasbourg et sa place dans l'histoire du médicament* par P. Bachoffner, in *Revue de l'histoire de la pharmacie*, n°178, 1963 ; D. Poirion et C. Thomasset, *L'art de vivre au Moyen Age, (reproduction du Tacuinum Sanitatis de la B.N d'Autriche, Codex Vindobonensis Noves Seria 2444)*, éditions du Félin, Paris, 1995 ; *L'art de vivre en santé, images et recettes du Moyen Age (reproduction du Tacuinum Sanitatis de la Bibl. de l'Université de Liège, ms. 1041)* par Carmelia Opsomer, éd. Du Perron, 1991 ; P. Aebischer et E. Olivier, *L'herbier de Meudon, un recueil de recettes médiévales de la fin du XIV^e s.*, Aarau, 1938 ; *La médecine au Moyen Age à travers les manuscrits de la Bibliothèque Nationale* par Marie-José Imbault-Huart, éditions de la Porte Verte, Bibliothèque Nationale, Paris, 1983. Nous avons aussi tiré profit des études de D. Saint-Lager, *Recherches sur les anciens Herbaria*, Paris, 1880 ; C. Vieillard, *Gilles de Corbeil*, Paris 1909 ; Elizabeth Klein, thèse de médecine *Viae ad physica sanctae Hildegardis, présentation et traduction de morceaux choisis*, Strasbourg, 1984 ; *La Chirurgie de Maître Henri de Mondeville*, pub. par A. Bos, Paris, SATF, 1897 ; l'introduction de L. Nicaise à *La Grande Chirurgie de Gui de Chauliac*, Paris, Alcan 1890; A. Delatte, *Herbarius, Recherches sur le cérémonial usité chez les Anciens pour la cueillette des simples et des plantes magiques*, Bruxelles, 1961.

¹⁴³ *La médecine au Moyen Age, op. cit.* p. 16.

¹⁴⁴ *Questiones naturales* (1116) cité dans *La médecine au Moyen Age*.

relèvent de Dieu, le diable est le maître des plantes vénéneuses ou néfastes. En tout arbre vit son prototype idéal, l'Arbre du Paradis, dont le pouvoir surnaturel s'étend sur les arbres d'ici-bas : le charme est arbre de Dieu, s'il vous arrive de vous endormir dans les bois, n'oubliez pas d'aller vous coucher sous son ombre bienfaisante ! car les mauvais esprits qui rôdent n'oseront vous approcher en cet endroit préservé. La terre, comme l'homme, a des os qui sont les rochers, des pierres, qui sont ses ongles. Dans ce monde des quatre éléments, chaque plante répond à celui qui l'a suscitée ; ainsi les plantes qui poussent grâce à l'air, en hauteur, sont légères et aériennes comme une chevelure ; leur forme et leur nom - Capillaires de Vénus et autres- signent leur vertu, elles sauront soigner les malheurs des cheveux. Les bonnes herbes aromatiques et efficaces, cuites et transformées, s'assimilent à l'homme qui les a ingérées pour devenir sa chair et sa substance, en une parfaite osmose.

Car tout herbier est aussi une diététique, un Regimen sanitatis, un art de vivre. La santé, suivant les théories de Galien, alors incontestées, est un équilibre entre les quatre humeurs qui se partagent l'être humain, toute maladie est un déséquilibre, toute cure comme toute prévention visent avant tout à (r)établir cet équilibre.

Au moment où Hildegarde rédige sa *Physica*, l'Ecole de Salerne est déjà en pleine fleur. Cette petite ville est située au Sud de Naples, à une centaine de kilomètres du Mont-Cassin où s'était retiré au XIe s. Constantin dit l'Africain, un infatigable traducteur auquel le Moyen Age est redevable d'avoir connu les médecins de l'Antiquité, principalement Hippocrate et Galien, jusqu'au XIIIe siècle où d'autres traducteurs révélèrent tout ce que, de son côté, avait retenu et engrangé la science des Arabes. Les origines de l'Ecole de Salerne restent énigmatiques ; mais il s'y développa ce qu'on peut considérer comme une sorte d'Université libre où hommes et femmes sans distinction exercèrent le métier de mire et de miresse. Des femmes, il nous reste le nom de la grande Trotula, spécialiste en gynécologie ; des hommes, la lignée des Platearius dont le plus célèbre, Matthaeus, rédige au début du XIIe s. un magnifique *Herbier* que tout le Moyen Age allait recopier et compléter avec ferveur, *le Livre des Simples Médecines*. Riche de 276 simples lors de son édition princeps, il en comptait déjà 486 lorsqu'il accéda à l'imprimerie. À côté de substances orientales, épices, gommés et plantes rares, dont le commerce assurait la fortune des navires génois et vénitiens, on y trouve toute une pharmacopée de plantes méridionales que l'on pouvait recueillir sur les pentes habillées de maquis qui surplombent Salerne. D'ailleurs certains physiciens Salernitains devaient s'en faire une spécialité, trouvant inadmissible que le pauvre ne puisse se soigner à cause de la cherté de denrées rarissimes, tel Bernard le Provincial qui avait composé une liste de simples courants pour les nécessiteux : à la thériaque, par exemple, cet antidote absolu qui ne comptait pas moins de 57 substances, on pouvait tout bonnement substituer l'ail, "thériaque du vilain"¹⁴⁵ !

Bien qu'il consacre une partie de son texte à l'*Antidotaire Nicolas*, un célèbre recueil de médicaments qui existait encore au XIXe s, Matthaeus Platearius voulait en rester aux "simples médecines", il rappelle en effet la distinction entre les "médecines simples" et les "médecines composées" : les premières utilisent les plantes telles que la nature les a produites ; mais la médecine composée opère des transformations en usant du mélange, en des formules d'une rare complexité, telles que précisément l'*Antidotaire Nicolas* nous en donne une idée, avec ses sirops, onguents ou électuaires, ne requérant jamais moins de dix à vingt substances ; les "médecines composées", poursuit Matthaeus, sont réservées aux maladies très violentes, quasi désespérées, ou encore aux maladies qui reposent sur des "origines contraires", "chaude et froide", "bilieuse et sanguine", pour reprendre la terminologie d'alors ; aux maladies qui intéressent plusieurs organes du corps, ainsi le foie et la rate ; aux maladies des organes "nobles"; enfin les "médecines composées" sont celles qui ont recours à des substances si

¹⁴⁵ Gilles de Corbeil, médecin de Philippe-Auguste, qui avait fait ses études à Salerne, avait lui aussi travaillé à rendre les simples accessibles au pauvres, en évitant les plantes exotiques.

puissantes, si dangereuses (il n'est que d'évoquer la jusquiame, la belladone, d'usage habituel), qu'il faut les atténuer par d'autres simples. Matthaeus, donc, avait décidé de s'en tenir aux "simples médecines" pour composer ce qui devint un véritable "manuel".

Dans la lignée de Platearius, il faut situer le joli texte salernitain de *Flos medicinae* qui est un livre de diététique, ou le *Tacuinum Sanitatis*, plus tardif, qui, lui, repose sur un original arabe¹⁴⁶ de tendance galiénique. Car pour Galien, le régime est l'élément essentiel de toute thérapeutique ; les plantes y participeront donc de la conviction qu'il faut de récurrentes "évacuations", au besoin provoquées, d'où un grand nombre de plantes à visée diurétique, purgative, voire vomitive, qui répondent aux périodiques saignées, ventouses et autres ponctions. Nourrir et vider d'un côté mais aussi, de l'autre, maintenir la juste balance entre les diverses humeurs, ce que reflète encore notre machinale constatation sur la "bonne humeur" née des nuits tranquilles. Il y a des plantes pour la joie, pour la liesse, pour le repos, pour le sommeil, pour grossir ou pour maigrir et pour être beau ; il y a des plantes pour aimer ou pour calmer d'intempestives ardeurs ; il y a des plantes pour procréer et d'autres que le *Livre des Simples médecines* désigne pudiquement comme "propres à faire partir le fœtus mort", il y a des plantes pour ne plus souffrir ; enfin il y a des plantes pour se protéger du diable et des mauvaises intentions des voisins... On ajoutera que les plantes ont aussi des indications vétérinaires, ou encore antiparasitaires et insecticides. Bref, dans les Herbiers, nous retrouvons un monde plein où la parole du médecin et celle de l'*espicier*, l'herboriste d'alors, ont autant d'importance que leur médication, où il importe de croire que l'on va guérir car la plante est un morceau du plan de Dieu et requiert tout un rituel de cueillette, voire de formules conjuratoires ; ainsi ces livres, par leur texte comme par leurs illustrations, permettent à l'homme moderne de retrouver ce qui est le plus difficile à connaître et à comprendre, les gestes d'autrefois.

La liste des maux que soignent les "simples médecines" a quelque chose de pathétique, lorsqu'on se souvient qu'il ne s'agit pas des maladies "violentes"... et pourtant quel nombre impressionnant ! Pour Hildegarde de Bingen, le rapport entre la tête et le corps est identique à celui du firmament au-dessus de la terre, il sera donc essentiel de viser au bon état de la "tête". Or le cerveau est humide et vite envahi de "mauvaises humeurs" ; c'est lui que dérangera l'ingestion de nourritures rustiques et grossières. Ainsi les lentilles, principalement lorsqu'elles gardent leur peau, emplissent le cerveau de grosses vapeurs qui provoquent des maux de tête, source de songes trompeurs, horribles et effrayants. Il en va de même des fèves, tous mets dont il faut user avec prudence.

C'est aussi au cerveau que monte le rhume avec son abondance de flegme ; pour y remédier, on dépose sur la tête un sachet chaud rempli de germandrée petit-chêne¹⁴⁷ réduite en poudre. Le rhume est d'origine froide et se voit naturellement contrecarré par des plantes chaudes et sèches, comme le cucèbe¹⁴⁸ dont on recommande de respirer souvent les fruits odorants pour se dégager ou même de les placer dedans les narines ! Beaucoup de simples purgent le *flegme* et l'humeur mélancolique ; l'aloès, chaud et sec, donne son jus qui combat victorieusement les céphalées, ou encore le costes¹⁴⁹, cuit dans du vin. À l'inverse, il y a des céphalées qui relèvent du "sang", on les soigne par la froide laitue dont on pose les feuilles broyées sur la nuque ; le frais nénuphar apaise le mal de tête dû à la chaleur : le remède vient des Arabes qui recommandaient de faire tremper une nuit les fleurs de nénuphar, puis de les poser près des narines tandis qu'on absorbait l'eau de trempage. Quand la céphalée est

¹⁴⁶ Oeuvre de Ibn Buthan, converti au christianisme († 1068) ; il écrivit le Taqwin "tableau de santé" latinisé en Tacuinum sanitatis

¹⁴⁷ Teucrium chamaedrys.

¹⁴⁸ Piper cubeba.

¹⁴⁹ Costus des jardins ou menthe petit-coq.

ressentie dans la nuque, on utilise la quintefeuille ¹⁵⁰qu'on broie avant de s'en frotter l'arrière du crâne, à moins qu'on ne choisisse de se poser la racine sur la tête... L'armoise agit plus spécifiquement contre la migraine mais il faut ajouter à la décoction de la plante dans du vin de la poudre d'une pierre précieuse adéquate. Contre la migraine pulsatile, on pose sur les tempes les feuilles écrasées de la mandragore ou l'on oint la tête entière d'une huile obtenue en faisant macérer les fruits de la mandragore dans un corps gras puis en filtrant soigneusement le liquide, désormais prêt à l'emploi. Le jus de joubarbe additionné d'huile rosat masse avec profit les tempes résonnantes. Quant au baume, arbrisseau exotique, il produisait une substance si chère que l'article à lui consacré utilise un long préambule concernant ses contrefaçons ! Il donne un suc, l'opobalsamus, dont l'efficacité sans faille vient peut-être de ce qu'on l'utilisait dans un opiat(c'est- dire mêlé à l'opium) Pour ceux dont les céphalées ne nécessitaient pas ce coûteux élixir, restaient les violettes, le genévrier, le pourpier ou encore la sauge...On pouvait enfin avoir recours à la magie en portant pendue au cou une racine de plantain.

Dans la tête, le plus fragile, du moins le plus vite atteint, semble bien être les yeux. On utilise pour les soigner un grand nombre de plantes mais il n'est pas souvent aisé de donner un nom au mal qui les affecte. Platearius emploie le terme de *pannus* qui évoque une taie (due à un épaissement de la cornée) ou encore la *maille* qui évoquerait la cataracte. Hildegarde ne donne pas de nom mais des descriptions assez évocatrices :

Si on a les yeux qui pleurent, prendre de la rue et deux fois autant de sauge, puis du cerfeuil, deux fois autant que de sauge. Ecraser légèrement dans un mortier pour qu'elles rendent un peu de suc ; puis mêler ces herbes ainsi écrasées à un blanc d'oeuf ; le soir au coucher, en mettre sur le front d'une tempe à l'autre...

Quand la vue s'obscurcit ou se trouble comme s'il y avait un nuage ou une sorte de brouillard, prendre du suc de rue et deux fois autant de miel pur et liquide. Mélanger avec un peu de vin bon et clair ; tremper dans de la mie de pain et faire tenir sur les yeux la nuit à l'aide d'un bandage.

Outre la rue, elle préconise le fenouil dont le suc mouillera de la farine pour confectionner des emplâtres à conserver la nuit en cas de "brouillard récent" avec douleurs. Si le brouillard se mue en "nuage de tempête" avec de la douleur et de l'inflammation, le fenouil se mêlera au blanc d'oeuf ; contre des yeux purulents, ce seront fenouil et suc de céleri, toujours liés par le blanc d'oeuf alors que la potentille¹⁵¹, elle aussi efficace, se dissout dans du vin. Hildegarde recommande le plus souvent d'oindre le tour de l'oeil "en en laissant un peu pénétrer à l'intérieur" ; d'autres fois, elle note "s'il en pénètre un peu dans l'oeil, cela ne fera point de mal" ainsi pour la poudre de gingembre dissoute dans du miel dont on frotte le soir les yeux irrités. Elle préconise ailleurs des bandeaux imbibés de la substance pour une nuit, mais un peu de magie ne fera pas de mal : si l'on use du coqueret¹⁵², l'étoffe se doit d'être en soie rouge... On émulsionne dans de la graisse le suc de l'anis. Hildegarde, toutefois, croit plus sûr de prévenir que de guérir : l'ingestion régulière de pyrèthre, de cresson, de pissenlit aidera à conserver des yeux clairs et en bonne santé. On peut aussi, à l'issue des nuits douces de l'été, s'en aller recueillir la rosée pure sur les mauves, sur les liserons ou sur les feuilles bénies du poirier, du hêtre et du chêne ; s'en oindre les paupières sera d'un grand bienfait. Quant au vieillard dont la vue est tristement basse, il lui reste un beau remède magique : recueillir la graine verte du thym odorant et la regarder jusqu'à ce que sa viridité redonne par sympathie à ses yeux sa sève et un peu de jeunesse...

Platearius n'use pas du verbe poétique. Il semble, pour sa part, moins réticent à appliquer le collyre dans l'oeil même, ce qu'il fait grâce à une plume d'oiseau dont il a imbibé

¹⁵⁰ Potentilla reptans.

¹⁵¹ Potentilla tormentilla.

¹⁵² Physalis alkekengi "amour en cage".

les barbes. Il recommande de conserver les collyres en des vases d'airain, bien hermétiques et les étend, comme Hildegarde, avec du vin, du miel, de l'eau de rose ou un blanc d'oeuf. Parfois le mélange passe à l'alambic, ainsi de l'eau de scabieuse contre la maille ou de l'eau d'euphrase, dite aujourd'hui, ce qui est tout un programme, "casse-lunettes". La chélideine passait pour rendre la vue aux hirondelles, ses fleurs et feuilles sont donc utilisées contre les yeux purulents, tandis que l'absinthe apaise les yeux rouges ; on mouille un coton de crocus et de blanc d'oeuf pour soigner les taies ; on désenfle les paupières avec la cynoglosse broyée ; iris, centaurée, pimprenelle, camerisier, chiendent, écorces de saule et les gommages exotiques de sarcacolle, oliban ou tuthie¹⁵³ arabe viennent au secours des yeux qui n'y voient plus guère. On trouve aussi une recette contre les blessures à base de camomille et de fenouil et on recommande l'aigremoine contre les persures, de l'oeil au-beurre-noir. Séchées au soleil, les plantes empruntent peut-être un peu de cette lumière perdue qu'on voudrait retrouver. On épinglera pour finir cette recette, sans doute plus jolie à lire qu'agréable à endurer : couper une tige de fenouil sur sa longueur, remplir la cavité de sucre en poudre et quand le suc de la plante aura fondu le sucre, recueillir, filtrer et instiller dans les yeux.

Les oreilles ont moins suscité l'attention des herboristes ; il faut rappeler que pour la médecine du temps la plupart des otites sont dues à des "vers d'oreille", ce sont donc les plantes vermifuges que l'on va utiliser, tel le jus de la marrube¹⁵⁴ ou celui de la branche de pêcher ; on préconise aussi du jus de poireau et de grande centaurée, l'on enduit les conduits de poudre de centaurée dissoute dans du miel, ou d'huile additionnée de jus de scabieuse ou encore d'un emplâtre de farine de lupin mouillée d'un jus de poivre d'eau¹⁵⁵ Certaines douleurs naissent de l'humidité : outre une décoction d'anis et de pariétaire, on peut utiliser avec profit anis et jus de poireau émulsionné dans de l'huile, le tout bien cuit dans un oignon que l'on aura creusé pour recueillir le liquide. On peut encore imbiber d'huile de noyau de pêche un coton que l'on pressera au-dessus de l'oreille douloureuse. L'enflure des oreilles nous ferait plutôt penser aux oreillons ; pour la soigner, on posera un emplâtre réalisé avec de l'absinthe cueillie entière avec les noeuds des racines puis cuite dans du vin et de l'huile avec un peu de cumin.

La bouche profite elle aussi des bienfaits des plantes. Pour des lèvres fendues et abîmées, un miel rempli de cendres de racines de pourpier est merveilleusement cautérisant ; on utilisait ce même remède contre les plaies des lépreux mais plus pour les dissimuler, semble-t-il, que pour guérir. Plus exquise la médication à base de pérides qui sont des sucres d'orge, fondus dans de l'eau avec de la gomme adragante : on en badigeonne les lèvres avec une petite plume. La langue que les fièvres ont desséchée et crevassée doit être raclée doucement avec une spatule de bois puis frottée d'un tissu rempli de graines de psyllium trempées dans de l'eau froide.

Nos ancêtres souffraient beaucoup de leurs dents et les mires usaient, pour les aider, de toutes sortes de remèdes dont certains bien étonnants comme celui de remplir les narines de jus de souci-calendula. Les plantes requises étaient plutôt celles qui possèdent des vertus analgésiques et cautérisantes, par exemple la rue cuite dans du vin, en emplâtre à conserver le plus longtemps possible dans la bouche, ou encore la racine d'échinops¹⁵⁶ au vin. Mais la panacée contre les ennuis stomacaux était le plantain : on s'emplissait la bouche du jus de sa racine et de ses feuilles pour apaiser la douleur ; on en mâchait les feuilles pour guérir aphtes et ulcérations ou on en fabriquait un emplâtre à poser chaud sur la joue enflée. On pouvait aussi brûler une branche de rue et combler une dent creuse irritée avec les cendres encore chaudes. Un peu de magie ne pouvait faire de mal contre les rages de dents qu'on apaisait de préférence avec des substances blanches : gomme neigeuse de l'oliban dissoute dans du vin

¹⁵³ Camerisier : chèvrefeuille ou *Lonicera* ? la tuthie est la cadmie des fourneaux.

¹⁵⁴ *Marrubium vulgare*.

¹⁵⁵ *Polygonum hydropiper*.

¹⁵⁶ *Echinops méridional*.

blanc et allongée d'un blanc d'oeuf... L'herbe britannique¹⁵⁷ fortifiait les dents branlantes et l'on frottait les gencives irritées avec le nard précieux ou, à défaut, avec de la poudre de quintefeuille au miel. On se rinçait la bouche avec l'eau de cuisson de la Spina Alba. Mais parfois la seule solution restait d'arracher la dent. Il fallait alors confectionner une petite maison de gomme de mûrier pour y enfermer la condamnée ; en peu de temps, l'extraction pouvait se faire sans douleur. On tenait prêt un gargarisme de vin et d'anthers¹⁵⁸ de rose en cas d'hémorragie subséquente. Enfin le cresson venait à bout des paralysies de la langue.



La cueillette de la Rue, Codex vindobonensis seris nova 2644, Tacuinum sanitatis, Oesterreichische National bibliothek, Vienne

¹⁵⁷ Cochlearia ou cranson.

¹⁵⁸ Ce sont les étamines.

De trois sortes de maux le corps est irrité
Soit vice des tissus, soit organe affecté,
Défaut simultané des tissus, de l'organe...

énonce doctement le texte de l'Ecole de Salerne. Suivant la partie du corps qui est affectée, la médication prendra des formes diverses. Contre les maladies de la peau, les plantes entrent, uniques ou multiples, dans la composition des emplâtres, onguents et autres pommades. L'apparence de la plante a aussi son importance, telle la scabieuse succise¹⁵⁹ :

On appelle mors du diable cette herbe parce que sa racine est noire et tranchée comme si elle avait été mordue. Certains disent que le diable, fâché des grandes vertus qu'elle possédait, la mordit pour la détruire...; contre les apostumes envenimés appelés anthrax que certains nomment mal de saint Christophe, piler l'herbe, poser et renouveler souvent.

Par *apostumes*, il faut entendre toutes sortes d'abcès, tumeurs purulentes et ulcères. On devait beaucoup en souffrir car les remèdes préconisés sont parfois drastiques, ainsi de l'apollinaire :

Elle a de grandes vertus contre les abcès puants et contre les morsures des vers de terre ; cuire cette herbe dans un récipient avec de la graisse sans sel ; broyer le tout; cuire à nouveau avec un hanap de vin jusqu'à ce que le vin soit consommé. Poser en emplâtre sur les plaies.

Or la planche qui accompagne le texte semble bien représenter la stramoine, une solanacée de la famille de la jusquiame et la belladone, susceptible d'engendrer de violents troubles... La patience¹⁶⁰, cuite dans de l'huile est moins nocive : elle mûrit les apostumes ; broyée avec graisse, elle sèche les écrouelles ; on peut aussi mâcher ses feuilles en cas de gale. Mais contre la gale, on utilise plus souvent des onguents fluides, ainsi de celui que l'on fabrique avec le fumeterre, étendu d'huile de noix, de suie et de vinaigre. Avec cet onguent, on frottait tout le corps, on pouvait même l'utiliser en bain trois fois par semaine. Il était recommandé d'en multiplier les effets en absorbant du jus de la plante dans de l'eau chaude bien sucrée.

La goutte était un autre mal récurrent au Moyen Age ; on pouvait espérer la vaincre en trois jours avec de la racine de guimauve mêlée à de la graisse ; autre solanacée, la morelle douce-amère agit contre les rhumatismes mais sa toxicité nous la rend aujourd'hui fort suspecte : on imbibait de son jus additionné de verjus et d'huile rosat une bande dont on entourait le pied du goutteux. Cuite dans du vin et pilée avec de la graisse, la ciguë guérissait les abcès. Mais on n'hésitait pas non plus à cuire ses racines "en pâte", pour obtenir une substance de la consistance de la pâte de guimauve que le goutteux absorbait. Platearius, notant la toxicité de la ciguë, ajoutait que, depuis les médecins de l'Antiquité, habitués à des patients robustes, on avait fort restreint son usage ! On se souviendra néanmoins de Socrate...

Un onguent à base d'eau de fenouil, de beurre d'amande et de sève de vigne d'avril pour calmer les prurits semble moins dangereux. Quant aux dartres, souvent évoquées, on les soignait avec le jus du sceau de Salomon, enrichi d'huile de pistachier-lentisque et de cire blonde, ou encore d'une pâte à base de scille¹⁶¹. Un emplâtre était également requis contre les morsures ou piqûres, d'oignon contre les enflures, de geranium-pied-de-pigeon et de laitues fraîches contre des testicules gonflés. L'emplâtre de feuilles de verveines était indiqué pour la morsure du chien enragé. Enfin, on notera, toujours au rayon des emplâtres, cette recette inédite pour extraire les corps étrangers :

Prendre des racines de fougères et de fenouil ou plutôt de l'écorce de cette plante, bien mélanger, ajouter du miel et bouillir dans une poêle en fer jusqu'à l'obtention d'une sorte d'emplâtre. Poser cet emplâtre, il fera merveille.

¹⁵⁹ *Succisa pratensis*.

¹⁶⁰ *Rumex*.

¹⁶¹ *Urginea maritima*.

Pour des maux de moindre gravité, verrues ou poireaux, il fallait réduire en cendres semences et branches de bryone¹⁶², les remouiller du jus de la plante et enduire les disgracieuses excroissances. Mais la bryone avait bien d'autres vertus, sa racine, broyée et jointe à celle de l'aristoloche¹⁶³, avait la réputation de guérir les chancres, les ulcères et les écrouelles, on en faisait d'autre part des purées à effet galactogène pour les jeunes mamans. Autre plante bénéfique, l'arroche¹⁶⁴ qui guérissait la goutte permettait aussi, en emplâtre sur des ongles malades, de les faire tomber et repousser. Beaucoup de ces feuilles ont un rôle hémostatique et apaisant reconnu, tels l'aloès, la primevère, la piloselle, le bouillon blanc, le saule... Outre les emplâtres et onguents, elles servaient parfois dans des bains, par exemple de plantain dans du vinaigre, pour des pieds abîmés par une trop longue marche.

On notera ce remède insolite pour les polypes du nez : introduire un petit tuyau et insuffler dans la narine de la poudre de cyclamen. Il est vrai que la poudre, volatile, n'est pas d'un usage aisé, en témoigne ce luxe de détails pour décrire un ancêtre de la poire à lavement, dans une autre recette à base de cyclamen pour des hémorroïdes internes ou fic :

Introduire un petit tuyau au bout duquel on aura mis cette poudre et à l'autre bout attaché à une vessie pleine d'air puis presser ; ainsi la poudre ira là où il convient.

Autre mal difficile à atteindre les *epreintes* ou tenesme : comme pour les hémorroïdes, le plus utilisé est le suppositoire à base de plantes, par exemple de daphné-lauriole dont les baies ont longuement bouilli dans de l'huile ; on peut aussi introduire un coton imbibé de cette huile. Avec les suppositoires, les pessaires sont d'emploi exclusivement gynécologique :

Pour diminuer le flux trop abondant de fleurs, faire un suppositoire de jus de plantain mêlé à de l'hypociste¹⁶⁵ ; pour un suppositoire, il faut obtenir une masse dure ; si l'on en veut faire une chose liquide, il faut utiliser un instrument que l'on appelle pessaire.

Le suppositoire, bon pour les ménorragies, est employé également pour les aménorrhées, cette fois avec les pointes tendres du basilic. Quant au tamier, si son suppositoire fait venir les fleurs, c'est en faisant sortir l'arrière-faix voire le fœtus mort : sa racine a donc sans nul doute des vertus abortives. Pour mieux atteindre les muqueuses internes irritées cependant, on préconise souvent les bains de siège, soit que l'on vise le ténesme, apaisé par un bain dans du vin où a cuit du meum ou sistre, soit que l'on calme les "douleurs de matrice" par l'eau de cuisson du faux-amome¹⁶⁶, toutes plantes aux capacités cicatrisantes et adoucissantes. On use aussi du clystère, rempli de jus de blette mêlé de sel et d'huile, contre des épreintes imputées à la chaleur, tandis que celles qui viennent du froid sont soignées par un coton mouillé d'huile de daphné-lauréole. Quant au clystère de jus de mercuriale, eau chaude, miel et huile, il est le frère des clystères du théâtre de Molière et ne cherche que la purgation.

Autre moyen de profiter des plantes bénéfiques, la fumigation :

Réchauffer le fondement du malade de vapeurs de colophane brûlée sur des charbons puis chauffer de l'armoise sur une tuile, la poser ainsi chaude sur une pierre de moulin et faire asseoir le malade dessus. (p.42)

Utile pour le ténesme, l'armoise l'est surtout pour toutes les affections gynécologiques, ce qui lui a mérité le nom d'"herbe aux femmes" et chez les Romains de *Regia* ; l'armoise soigne la stérilité quand on la boit en décoction, quand on se baigne dans son eau de cuisson enrichie de feuilles de laurier, ou quand on s'oint de la dite décoction à l'endroit adéquat, enfin le pessaire de jus d'armoise guérit l'aménorrhée...Toujours au chapitre des fumigations, celle de barbes de poireaux sur tuile chaude est conseillée en cas de diarrhée. Mais le conseil de

¹⁶² Bryonia dioica.

¹⁶³ Aristolochia rotunda.

¹⁶⁴ Attriplex.

¹⁶⁵ Cytinus hypocistis.

¹⁶⁶ Sison amomum.

brûler des aristoloches séchés sous le lit des enfants malades semble bien relever de la magie plus que d'une réelle efficacité.

Le plus souvent les simples sont ingérés, soit en décoction soit en infusions comme la fameuse ptisane à base d'eau d'orge, ancêtre de toutes nos tisanes. On peut se contenter de boire l'eau de cuisson des plantes ; on peut aussi avaler des petites pilules, comme celles d'opoponax contre l'essoufflement ; lorsque les plantes sont dangereuses, on se contente d'un prudent gargarisme : cuite dans du vinaigre jusqu'à réduction des deux-tiers, la toxique jusquiame vient de cette façon apaiser les douleurs dentaires ; on précise cependant qu'il est plus prudent d'en user en fumigation en mettant les graines dans de l'eau chaude sur des charbons ardents et en aspirant la vapeur...Les vertus de l'herbe-à-l'esquinancie¹⁶⁷ contre l'apostume de la gorge nous valent cette jolie description du gargarisme :

Cuire cette herbe avec un bon et vieux vin blanc dans un pot neuf jusqu'à réduction de moitié ; de ce vin filtré faire un gargarisme, c'est-à-dire le garder dans la bouche en gargouillant comme on gargoule pour se laver la bouche sans avaler.

Assurément les herbes n'empêchent nullement la gourmandise et les électuaires qu'on nous décrits sont parfois bien alléchants outre leur vertu curatives ! Les électuaires étaient "des médicaments liquides ou pâteux, composés de substances de choix réduites en poudre et incorporées soit à un sirop soit à du miel" ; certains se buvaient, d'autres se léchaient. Cannelle, anis, romarin, rose, gingembre, coing, menthe, séné, guimauve sont la base des électuaires les plus fameux ; ils soignent quantité de maux divers. Ainsi de cet électuaire composé de noix de muscade, lavande, poivre, livèche, saxifrage, giroflier et réglisse destiné à vaincre les vapeurs de la pituite ; tel autre électuaire au cumin luttera contre la toux, tel autre au calament contre l'essoufflement. Pour celui qui a perdu la mémoire, deux-tiers d'aloès, de la cannelle de Chine, un tiers d'euphorbe, de l'anacarde et du miel ramènera les souvenirs enfuis. Cette médication est plus agréable que sa variante pour le même mal où l'on recommande de cuire du castoreum¹⁶⁸ dans du vinaigre fort et d'en enduire la nuque du patient, préalablement rasé et scarifié en de nombreux endroits. Les remèdes contre la léthargie à base de produits sternutatoires dont on bourre au besoin les narines de l'endormi pour le faire éternuer avec violence ne sont guère plus charitables... à l'époque les "folies" du cerveau se soignent avec vigueur !

Comme les sirops et électuaires, c'est dans la cuisine que les herboristes dont beaucoup furent des femmes, apprêteront les *simples médecines* en y confectionnant force gâteaux, tourtes et crêpes auxquels incorporer les herbes requises. Giroflée, muscade, réglisse et cannelle composeront des galettes fortifiantes ; on destine aux cerveaux vides des gâteaux de farine au serpolet ; manger des crêpes à la petite joubarbe est un remède emménagogue ; si on les fait glisser avec du vin à la réglisse et au miel, on y ajoute un effet diurétique ; une tourte de chèvrefeuille est offerte au malade atteint de fièvre quarte. Hildegarde affectionne particulièrement ces remèdes nourrissants autant que salvateurs. Porté vers les expériences, Platearius, pour sa part, suggère de glisser la poudre de scammonée¹⁶⁹ dans le pain pour jouir en douce de ses effets purgatifs ; ou mieux encore d'exciser le tronc d'un arbre et de remplir sa sève de cette poudre pour obtenir à la saison de bons fruits bien laxatifs !

Certaines plantes méritent tout-à-fait leur nom de panacée. Outre l'armoise, il faut citer la bétoine aujourd'hui un peu oubliée auquel le Moyen Age reconnaissait jusque 47 indications, fractures, maux de tête, douleurs d'estomac et colique, stérilité féminine, maux d'yeux et d'oreilles, maux de dents, saignement de nez, vomissement, douleur de rate, de vessie, de cou, paralysie, jaunisse, gravelle ! On comprend que les rites antiques pour la cueillir aient été soigneusement codifiés. N'omettons pas la verveine, herbe sacrée des anciens

¹⁶⁷ *Asperula cynandrica*.

¹⁶⁸ Substance secrétée par les glandes du castor.

¹⁶⁹ *Dyagredium*.

comme la pervenche, la mauve chère aux Pythagoriciens, la sauge *Salvia* dont on assurait que la posséder en son jardin valait mieux que tout médecin, elle qui est antisudorale, emménagogue, tonique, antispasmodique, antiseptique... sans parler de son goût délicat pour la cuisine. Quant au chou, exalté par les Romains qui affirmaient s'être abstenu de tous remèdes six cents années durant pour en avoir régulièrement consommé, ils étaient un peu passé de mode, du moins médicale! La rose enfin était déjà la belle reine des fleurs ; les herbiers distinguent soigneusement les rouges des blanches, les sèches des fraîches, enfin les anthères. Avec du miel et des roses, on fabriquait le miel rosat ; avec du sucre, le sucre rosat, deux préparations réconfortantes et antiasthéniques ; le sirop rosat se faisait avec du jus épaissi au sucre, l'huile rosat avec de l'huile d'olives où macéraient quarante jours au soleil des roses fraîches ; enfin, pour être parfaite, l'eau de rose requérait l'emploi de la rosée. Non moins réconfortantes par leur douce odeur, les violettes entraient à leur tour dans des recettes de sucre violat, de miel violat ou d'huile violat. Car le parfum des fleurs est un remède contre la mélancolie et réveille la joie de vivre. Ainsi l'effluve des lys réjouit le cœur de l'homme et suscite en lui de justes pensées.

Il existait d'ailleurs un électuaire spécifique pour susciter la joie, à base de jus de pommes, de coings, de vins vieux, de suc de bourrache, fleurs de basilic, aromatisé avec du macis, du musc, de l'ambre, du camphre, du storax, des perles broyées, de l'os de cœur de cerf et de la limaille d'or et d'argent. Cette joie était coûteuse à acquérir ! mais il existait des moyens plus simples d'obtenir le bonheur, car les plantes permettaient aussi d'obtenir ou de conserver une belle apparence qui susciterait l'amour.

Une très grande importance esthétique est accordée à la chevelure ; il est vrai que l'on considérait l'alopecie comme un des symptômes de la lèpre. Heureusement les remèdes ne manquent pas, même contre la calvitie avérée :

Frotte d'oignons broyés un crâne dénudé :

Bientôt fleurit au front l'ornement demandé.

L'amande amère confite dans le vinaigre arrête la chute, la repousse sur les endroits dégarnis sera assurée par des noisettes broyées dans de la vieille graisse d'ours ou de truie. Un cataplasme de miel et de cresson luttera efficacement contre la pelade. Pour faire pousser et épaissir la chevelure, on cuit dans l'eau de lessive de la canne de Provence¹⁷⁰ et on s'en lave la tête ; la fougère aussi fait pousser les cheveux, de même que la bien nommée cheveux de Vénus¹⁷¹ qui permet, sous forme de décoction dans le vin, de les multiplier. Quant aux vertus de l'ortie, on les reconnaît encore aujourd'hui. Pour lisser une rêche chevelure, on utilisait une décoction de plantain psyllium ; des fèves dans du lait domptaient et amollissaient des cheveux rebelles. Si c'était la couleur qui déplaisait, on recourait déjà à la teinture au henné, il rendait rouges les ongles et les cheveux, avec de l'huile, on confectionnait une teinture noire ; on décolorait ensuite, si nécessaire avec du jus d'orange dans du vinaigre ; enfin le henné avec de la salive teignait en jaune... Cheveux et barbes affligés par leur canitie retrouvaient la noirceur regrettée grâce à des noix de galle cuites dans de l'huile, réduites en poudre et mêlées à de l'écorce de noyer bouillie dans de l'eau de pluie.

Les cheveux étaient fort appréciés, les poils moins, et les dames usaient volontiers de dépilatoires, par exemple des emplâtres de fèves bouillies. L'eau de lupin passait pour détruire le poil à sa racine ; l'huile de jusquiame additionnée de jus de pavot avait le même effet.

La peau du visage était l'objet de soins non moins assidus. Quand on s'affligeait de cicatrices, on pouvait les effacer avec du baume ; on jouissait des bienfaits de l'hysope qui rend la peau souple et unie et efface en prime les éphélides, peu appréciées. La scabieuse comme la rose procuraient des eaux fort utiles comme lotions de beauté ; l'iris venait à bout de toute rugosité, la nielle des blés, compagne magnifique et vénéneuse des moissons de jadis,

¹⁷⁰ *Arundo dinax*.

¹⁷¹ *Adiantum capillus Veneris*.

effaçait les taches et le lys estompait les rides. Le pois chiche qui fait grossir donnait en revanche une peau luisante et bien tendue ! Un cataplasme de froment, vinaigre, miel et farine était le remède souverain contre les vilains boutons ; enfin, bien avant nos modernes gommages, les belles dames médiévales usaient des vertus de la gomme adragante pour affiner le grain de leur visage. Une belle peau se devait d'être blanche : la racine de serpentine, une sorte d'arum, y aidait : il fallait la sécher, la réduire en poudre, la mouiller d'eau de rose et de céruse avant de s'en oindre quotidiennement ; plus puissant, l'arum pied-de-veau permettait même l'économie de la céruse, horriblement caustique. Enfin c'est avec le laurier que les accouchées au teint grisâtre retrouvaient leurs belles couleurs. On se gardait des méfaits du soleil à l'aide du pouliot.

On s'occupait aussi des ongles : une préparation à base de sureau-hièble lissait les ongles rugueux, on renforçait les ongles cassants avec du liseron. Hildegarde n'oublie pas les accouchées qui ont du mal à retrouver leur ligne et elle leur conseillait du panais, deux fois bouilli puis cuit avec de la laitue, de l'oignon et du coriandre ; on sert le plat avec du sel et de l'huile. Suivant notre moniale, les personnes grasses auront intérêt à éviter le gingembre qui les rend stupides et hébétées. S'ils veulent maigrir, voici la recette de Platearius :

Remplir une poêle de fer de fleurs de noisetier ; bouillir dans du vin nuit et jour, rajouter au besoin du vin ; filtrer et boire de ce vin pendant cinq jours. Que tout ceci soit fait au mois de février.

Pour les belles qui désirent, suivant les canons d'alors, des mamelles petites et menues, Platearius préconise des bandeaux imbibés d'oliban, une sorte d'encens, en poudre et délayé dans du vinaigre. Mâcher du mastic¹⁷² donnera de belles dents blanches. Si vous voulez aussi une belle voix, l'absinthe et le poireau sont là tout prêts, à en croire l'exemple des perdrix qui en avalent avant de chanter, comme l'avait noté et imité l'empereur Néron de triste mémoire.

Les plantes étaient aussi précieuses auxiliaires des sentiments. Soigner sa rate avec du lamier ne donne-t-il pas la gaîté issue du rire dont cet organe est la source ? Prendre de l'aunée¹⁷³ et triompher de sa mauvaise digestion, n'est-ce pas en même temps supprimer la tristesse et la colère en agissant sur leur cause ? Manger de la réglisse rend l'esprit suave. Contre la mélancolie, Hildegarde mélange galanga et pyrèthre, poivre, farine de fève, suc de fénugrec pour de petites galettes qu'on fait sécher au soleil ; on les avale et on les fait glisser avec une boisson à la réglisse et au miel. Un peu de poivre sur du pain ouvre l'appétit ; le crocus reconforte les tristes et prédispose à la joie mais il est anti-érotique. Quant aux épices, elles ne sont pas seulement délicieuses : selon Avicenne, boire des graines de moutarde dans du vin affine l'intelligence. Le cucèbe éteint les ardeurs mauvaises et rend joyeux et intelligent. Mais aux plantes, on demandera surtout d'aider à l'amour, à lui seul capable de donner le bonheur ici-bas.

Nos herbiers sont bien antérieurs aux Réforme-Contre-Réforme et leurs austérités ; ils alignent sans vergogne une quantité de plantes aux vertus aphrodisiaques ou susceptibles de réveiller des ardeurs défaillantes. La joubarbe dite *semper viva* ne se contente pas de lutter contre la stérilité, elle rend toute leur vigueur aux vieillards qui pourront aussi user du baume pour allonger leur vie. Mêler de l'aristoloche à la chair de boeuf permet d'engendrer un fils si vous le désirez, tandis que boire du lait enrichi de cinamome(cannelle) prépare à l'acte tout en excitant la mémoire, ravivant l'âme et donnant de surcroît une haleine suave ! Ce n'est pourtant qu'une banale herbe stomachale. Mais le corps que nous décrivent les herbiers est un tout et son fonctionnement vise à l'harmonie. Les reins sont le siège du désir : on ajoutera à leur force si on pose sur eux un cataplasme de semence de roquette pulvérisée avec du vin et du miel. Lin, berce-bran-ursine, buglosse¹⁷⁴, autant d'aphrodisiaques si l'on en a besoin ; mais

¹⁷² La "mastichè" des Grecs.

¹⁷³ *Inula Helenium*.

¹⁷⁴ Berce-bran-ursine : *heracleum sphondylium* ; buglosse : *anchusa officinalis*.

si au contraire, l'état de moine ou le veuvage est le vôtre, il faut recourir aux vertus de la fraîche laitue et toute sa famille ou à l'odorante myrrhe. Avec le conseil de porter suspendu au bout d'un fil au-dessus du bas-ventre un rameau de mauve, nous entrons dans le domaine de la magie où les herbes sont souveraines.

Lorsqu'on vous a fait à votre insu boire un philtre d'amour maléfique, selon Hildegarde, tout n'est pas perdu, il faut tout de suite absorber du suc de plantain, avec ou sans eau, puis faire suivre d'une boisson forte. À l'inverse, si vous désespérez d'un amour non partagé, lisez Platearius:

Pour avoir l'amour d'un homme, oins toi les mains de jus de verveine puis en touche celui dont tu veux être aimée.

La verveine a bien d'autres pouvoirs !

Pour rendre gais et joyeux des convives, prendre quatre feuilles et quatre racines de verveine et les cuire dans du vin ; asperger de ce vin l'endroit où le repas doit avoir lieu. (*ibidem*)

N'ayez pas peur de l'ivresse : une couronne de violettes saura vous en garantir! Mais la verveine est surtout une plante divinatoire :

Si l'on veut connaître le sort d'un malade à qui l'on rend visite, il faut porter à la main droite une branche de verveine depuis la porte jusqu'à l'endroit où il repose puis lui demander comment il se sent; s'il répond "bien", il guérira ; s'il répond "mal", il mourra. (*ibidem*)

La verveine partage ses capacités prophétiques avec la pimprenelle : il suffit de broyer la plante avec du sel et de diluer le jus dans un verre de vin pour savoir si un blessé survivra : quand il boit le breuvage et que celui-ci ressort par la plaie, le blessé est perdu ; le jus de piloselle a le même pouvoir : le malade qui le rejette est condamné. Dans la chambre du malade cependant, on peut toujours disposer pour l'aider des jonchées odorantes d'iris ou des branches et des feuilles de saule. L'*Artemisia grande* camomille se cueille en mai ou en juin, elle est l'une des trois armoises que jadis découvrit pour le bien des malades la déesse Diane ; en placer sous l'huis de la maison protégera les habitants contre tout mauvais vouloir des hommes. Il convient de cueillir avec un grand soin la renouée-des-oiseaux¹⁷⁵ en prononçant cette formule si l'on veut guérir une métrorragie :

Herbe polygonia, fille du roi des jardins, de même que tu as clos l'enfantement de la nature à la femme, veuille, je te prie, clore ce flux de sang chez telle femme.

Semblablement, la bourse à pasteur¹⁷⁶ ne se cueille qu'au mois de juin, à la lune descendante, si l'on veut jouir de ses vertus secrètes. Qui portera sur lui de la rue fraîche pourra en toute sécurité aller tuer le basilic ; le serpillum qui écarte les bêtes venimeuses est consommée par les laboureurs au mois d'août pour leur permettre de faire la sieste dans les champs sans danger. C'est le malade lui-même qui doit cueillir l'euphrase à la tombée de la lune ; il la mettra à sécher et plus elle sèchera, moins il souffrira des yeux, en bref il aura transféré son mal sur la plante. Les femmes de Salerne n'agissaient pas autrement quand elles usaient du cyclamen. Après avoir cueilli la plante au dernier jeudi du décours de la lune, elles la plaçaient sur leur rate ; arrivées à la porte du malade, elles fendaient le cyclamen en trois avec une cognée tout en criant "*Que tranches-tu ? - ma rate*" répondait le patient. Alors elles entraient, pendaient la plante au-dessus du feu et de la fumée en affirmant "*Comme sècheront les morceaux de ce cyclamen sèchera la rate de ce patient*". Alors seulement elles le soignaient.

Hildegarde montre moins de réticences que Platearius pour retranscrire les vertus magiques dont on enrichissait les plantes. Elle préconise ainsi de plonger dans une fontaine d'eau pure la mandragore pour en ôter tout maléfice ; elle n'évoque pas les moyens dont on usait pour la cueillir quand on la faisait arracher par un chien pour ne pas entendre le cri

¹⁷⁵ Polygonum aviculare.

¹⁷⁶ Capsella bursa pastoris.

mortel qu'elle jette ; elle ne dit pas non plus qu'on l'utilisait pour trouver un trésor ou pour la nécromancie. Elle conseille simplement à l'homme que dévore un désir impossible de porter sur lui la plante femelle qui absorbera son obsession ; la plante mâle a évidemment le même rôle pour une femme ; la mandragore se charge aussi de la peine de celui qui la cueille s'il la couche auprès de lui la nuit en prononçant la formule requise - que la moniale connaît et donne.

Aux 47 vertus de la bétoine, Hildegarde en rajoute une : une feuille dans chaque narine, une sous la langue, une dans chaque main, une sous chaque pied permettent de se libérer des sorcelleries à visée amoureuse ; en guise de prévention, elle conseille de porter un brin d'anis vert au cou. Une fois victime d'un enchantement, on fera brûler du soufre qui amoindrit la puissance des sorciers. Enfin il faut toujours garder près de soi de la fougère car nul ne peut ainsi vous envoûter avec une figurine de cire. Le suc de la fougère est rempli de sagesse. Il faut donc veiller à entourer de fougères les parturientes et le berceau des tout petits. La lavande, autre herbe pure, vous fera triompher des malfaisances démoniaques qui environnent les hommes.

En conclusion, on peut dire que le pouvoir des plantes dans les Herbiers paraît vraiment immense : guérir, réjouir, embellir, sont les tâches coutumières de celles que l'on pourrait presque appeler nos amies les herbes ! Mais au Moyen Age, pour l'herboriste qui les cherchait attentivement, pour la femme qui les cuisait patiemment, longuement, pour le médecin qui les préconisait et les appliquait, elles étaient sans doute bien autre chose : dans le grand livre de la nature ouvert devant les hommes, à chaque ligne de chaque page, dans les tiges vivaces, les corolles lumineuses et les parfums suaves, dans la *viridité* des feuilles, Dieu avait voulu semer pour les siens les preuves de son amour salvateur.